



La chronique
de l'abbé Lafargue

Pâques... de quel genre ?

A l'époque où l'écriture inclusive et les études de type «genre» envahissent notre vieille grammaire française et provoquent des débats jusque dans la tour de la RTS, la fête de Pâques contient quelques particularités qui méritent d'être relevées histoire de dédramatiser un brin.

Ainsi, lorsqu'on met le mot au féminin singulier, la Pâque, on désigne uniquement la fête juive (*Pessah* en hébreu) commémorant la sortie d'Égypte et relatée dans nos bibles par les premiers chapitres du livre de l'Exode.

Si l'on veut parler de la plus importante fête chrétienne (plus essentielle encore que Noël, rappelons-le au passage: «Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi», dit saint Paul en 1 Co 15,14), on doit mettre le mot au masculin singulier... tout en lui ajoutant un «s» final: «Pâques est tombé le 4 avril cette année». L'accord du participe passé est bien masculin.

Mais si l'on met ce même mot au pluriel, assorti d'un verbe ou d'un adjectif, il devient féminin! Se souhaiter de «joyeuses Pâques», par exemple, ou «faire ses pâques» (sans majuscule dans ce cas). C'est donc l'un des rares mots de la langue française dont le genre féminin l'emporte sur le masculin au pluriel... particularité partagée avec les célèbres amours, délices et ogues.

L'occasion de vous souhaiter un magnifique temps de Pâques au masculin... ou de très joyeuses Pâques au féminin! ■

Vincent Lafargue

Il est ressuscité !

Jésus s'est relevé victorieux des enfers, rappelle la liturgie de la veillée pascale. La Résurrection, qui fait partie de leur profession de foi, peut néanmoins laisser les chrétiens perplexes: elle dépasse toute logique humaine.

Le tombeau est vide: le Christ est ressuscité «sans tumulte ni fracas». Un événement que nombre de chrétiens peinent à croire.

La Résurrection: voilà bien le mystère ultime du christianisme. Si incroyable que bon nombre de chrétiens peinent à y croire. L'apôtre Paul écrit pourtant: «Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, vaine aussi est notre foi» (1Co 15,14).

Si Jésus n'avait pas vaincu la mort, comment nous aurait-il sauvés? Dans la Genèse, la mort apparaît comme la conséquence du péché originel (Gn 3,20), c'est-à-dire comme l'aboutissement du désir de l'homme de s'affranchir de la volonté de Dieu pour espérer devenir son égal, ou du moins ne plus dépendre de lui. Si donc Jésus vient prendre sur lui nos fautes et nous sauver, dépasser l'horizon de la mort devient une nécessité. Quelle pourrait être la promesse de vie éternelle si le gouffre de la mort continue d'exercer son emprise?

La résurrection demeure souvent un obstacle sur lequel nous butons. Il

faut dire que cet événement unique dans l'histoire de l'humanité – si Jésus a ramené à la vie certaines personnes, il ne les a pas ressuscitées – défie absolument toutes les lois de la physique. Et c'est, pour nos esprits rationnels, une réelle difficulté. Pourtant, le monde spirituel dépasse absolument le monde terrestre tel que nos sens peuvent l'appréhender. Comment l'action de Dieu pourrait-elle être limitée par notre temporalité et notre espace?

L'Évangile nous fournit quelques indications sur la façon dont Jésus se présente au monde une fois ressuscité. Hormis le fait qu'il est revenu de la mort de manière permanente, qu'il ne mourra pas à nouveau mais sera «emporté au ciel» (Lc 24,52) au moment de l'Ascension, on apprend que Jésus peut disparaître aux yeux des hommes (Emmaüs, Lc 24,31), apparaître ailleurs (Lc 24,36) ou encore se manifester «sous d'autres traits» que les siens (Mt 16,12).